

Claire Poirier
Les feuilles de paroles

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 42, numéro 171, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roumanes, J.-B. (1998). Claire Poirier : les feuilles de paroles. *Vie des Arts*, 42(171), 30–33.

Les feuilles de paroles

Jacques-Bernard Roumanes

LES OEUVRES PICTURALES DE CLAIRE POIRIER SUGAI RÉALISENT PARFAITEMENT LA SUBTILE

SYNTHÈSE ORIENTALE DU SIGNE ET DU SENS; LE SIGNE NE S'Y DONNE PLUS À VOIR COMME L'INCARNATION

PLASTIQUE DU VERBE MAIS COMME LA REPRÉSENTATION PLASTIQUE D'UN SON.

« Moi ôté,
Quel personnage reste-t-il?...
En de tels temps
Comment passes-tu ta vie? »
Okoura

(Manyôshû, ou Recueil d'une myriade
de feuilles, époque de Nara VIIIe s.)

Imaginez... Vous êtes au Japon, dans une ancienne ville impériale. Vous êtes à Kyoto. Au cœur de ce qu'il y a de plus Wa, c'est-à-dire de plus japonais: la calligraphie. La plus haute expression de la culture japonaise, celle qui contient toutes les autres. Sa forme classique, la calligraphie kanji, conserve l'origine chinoise de l'écriture qui, au Japon, correspond aux classiques grecs pour un occidental. Donc vous êtes là parce qu'artiste québécoise résidant au Japon, vous avez acquis assez de connaissance en calligraphie Hiragana¹ pour que l'on vous incite à effectuer une performance de ce que, comme occidentale, vous savez faire. Curiosité? Affaire de souffle? On vous invite à commencer la première, moins parce que vous êtes une femme que parce que vous êtes l'invitée, l'étrangère. Vous refusez, poliment. On insiste, courtoisement. Alors vous devez accepter et vous acceptez. Plus embarrassée qu'heureuse. Devant vous, maîtres et apprentis calligraphes forment un mur de silence opaque, presque inquiétant. On

dirait le vide. Mais quand vous vous penchez pour disposer encre, pinceaux et papier, ce n'est pas dans ce vide existentiel que vous basculez, c'est « sur le vide papier que sa blancheur défend » (Mallarmé). Car tout à coup, votre geste occidental se révèle si prompt, si spontané, qu'une giclée d'encre libérée par votre enthousiasme inconscient vient maculer sept ou huit Japonais restés impassibles, là, devant vous, tandis que vous vous confondez en excuses, stupéfaite... Or votre stupéfaction est portée à son comble lorsqu'on vous félicite d'avoir si bien traduit l'esprit – sinon la lettre – de la calligraphie! C'est qu'au Japon, en effet, on pense que l'impétuosité du souffle qui anime le pinceau traduit l'intériorité spirituelle qui, seule, peut exprimer l'âme des signes de toute calligraphie authentique.

Au Japon comme en Chine, l'expression: « il y a de l'encre mais pas de pinceau », traduit la mollesse et le manque de caractère tandis que s'il y a: « du pinceau mais pas d'encre », cela signifie que le trait est trop dur, manque de souplesse et de vie. Cela vient du fait qu'en Orient, la peinture et la calligraphie sont aussi étroitement associées qu'elles peuvent être dissociées en Occident². Les Japonais estimant d'ailleurs que les meilleurs peintres ne peuvent être que les meilleurs calligraphes. Les œuvres picturales de Claire Poirier Sugai réalisent parfaitement cette subtile synthèse orientale

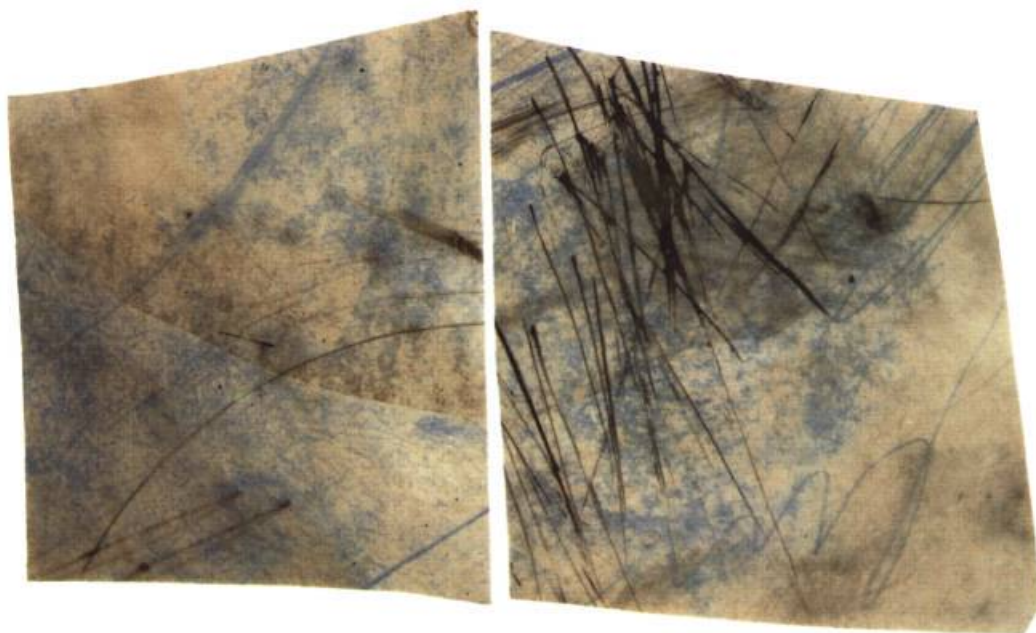
du signe et du sens, le signe « ... ne s'y donnant plus à voir comme l'incarnation plastique du verbe mais comme la représentation plastique d'un son »³. (En d'autres termes: « C'est l'union admirable de tout ce que peut donner l'élan lyrique et la science esthétique; ce sont, pour ainsi dire, des impressions ciselées; et en somme, tout ce qu'on peut reprocher aux artisans de tant d'exquises merveilles, c'est un trop grand souci de cette perfection laborieuse qui finit par éteindre la vie même de l'idée (du sens) sous l'éclat extérieur de l'art. »⁴ Vous regardez les œuvres récentes de l'artiste exposées au Centre des arts Saydie Bronfman, ce sont littéralement des « impressions ciselées », des émotions peintes. Les titres, bien sûr le disent: *Iki, iki* (Vivant!), *En douce, Espièglerie, À bientôt peut-être, Ondée, Espoir, Yorokobi* (Joie)... Mais arrêtez-vous un temps hors du temps à contempler ces pièces délicates.

LONGITUDE EST
OEUVRES DE CLAIRE POIRIER SUGAI
CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN
5170, CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL
PRINTEMPS 1998

EXPOSITION SOLO
GALERIE NISHINOMYA
KOBÉ (JAPON)
ÉTÉ 1998



Kyoto
28,5 cm x 22,5 cm
Encre sur géofilm



Bientôt
28,5 cm x 22,5 cm
Encre sur géofilm

LE FRAPPÉ OBLIQUE DE LA PLUIE

On raffole de la fougue des plus grands formats (107 cm x 92cm): *Île des Wa*, *Promenade à Nara...* On est emporté par un souffle, le laisser-aller d'un geste, le tracé d'une liberté intérieure vive. Quelque chose de subtil, très subtil, vous remplit de calme. Pourtant, les petits formats attirent davantage encore. L'œil, une fois capté, ne sait plus comment se désengourdir de leur rayonnement apaisant. Chaque pièce de cette série intitulée *Longitude Est* évoque une source. Une fontaine de sonorités. Le frappé oblique de la pluie sur les feuilles des arbres, sur du sable ou sur l'eau. La matité arborescente de la neige d'avril s'écrasant sur les vitres. Le zig-zag du ricochet d'une simple pierre pulvérisant la surface d'un lac; un feu d'artifice à chaque touché; l'infini d'onde en onde. Chez Claire Poirier Sugai tous ces bruits font traits ou tache, plage ou réseau, mouillure délicate et coloration fine, ou rayure et hachure et même découpeure. Beaucoup de pièces sont en effet retaillées ou divisées comme pour être évidées de tout superflu. C'est là un geste de sculpteur ou de céramiste. Un geste si peu orthodoxe qu'il attire aussitôt l'attention sur le support: le géofilm. Aucune sorte de papier de riz ne lui permettrait cette liberté du geste dû à la neutralité absolue de ce support aussi souple que résistant. Lorsqu'elle travaille, elle ne

cherche pas à partir d'une idée préconçue. Il lui suffit d'un sentiment. « Une sensation m'habite; j'effectue alors un transfert d'harmonie généralement commencé avec le contact de la nature; peindre, suit comme un jaillissement léger », s'explique-t-elle. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le travail se poursuit jusqu'à la maîtrise du moindre détail. Et même là où n'apparaît qu'un certain état du dépouillement et de la simplicité, chaque pièce n'en a pas moins été ciselée comme un véritable bijou.

LES COULEURS DE L'ESPRIT

Autres bijoux, 21 statuettes d'argile. Variablement noires et blanches, biscuitées et teintées par un dépôt dans la sciure de bois après la première cuisson selon un procédé très ancien de plusieurs cuissons successives, ces statuettes accompagnent discrètement les œuvres au mur. Leurs formes vaguement anthropomorphiques semblent symboliser le mouvement tellurique du Japon mythique. Peut-être est-ce pour satisfaire à une sorte de correspondance inconsciente que Claire Poirier Sugai a justement nommé cette scène primitive: La nuit. À l'origine du monde, un couple

divin: Izanagi et Izanami, se distingue parmi d'autres pour donner forme au chaos boueux. Leur souffle créateur passe. L'archipel se dessine, le Japon émerge à la surface des mers, pendant que de l'union de ce couple originaire naissent les dieux du vent, des forêts, des rivières, des montagnes... Mais, en naissant, le dieu du feu cause la mort de sa mère. Chacune de ces statuettes semble l'une des créatures primitives du couple céleste, tournoyant sur elle-même, comme pour achever la mise en ordre de l'univers. Ainsi le veut la légende. Et si chacune porte sur sa robe de terre cuite la mémoire d'une brûlure initiale, c'est afin que les plus noires évoquent Tsukiyomi, la déesse de la lune qui règne sur le Royaume



CLAIRE POIRIER SUGAI CALLIGRAPHIE, PEINTRE, SCULPTEUR

CLAIRE POIRIER SUGAI A ÉTUDIÉ AU JAPON DURANT ONZE ANNÉES DIVERSES DISCIPLINES ARTISTIQUES: LA PEINTURE SUMIÉ (ENCRE CALLIGRAPHIQUE), LA PEINTURE NIHONGA (PIGMENTS MINÉRAUX OU TERRE ET ENCRE SUR GYPSE), LA SCULPTURE ET LA CÉRAMIQUE. ELLE A PARTICIPÉ À DE NOMBREUSES EXPOSITIONS AU QUÉBEC ET AU JAPON. ELLE VIENT D'EXPOSER EN SOLO AU CENTRE D'ART SAYDIE BRONFMAN DE MONTRÉAL (PRINTEMPS 98). SA PROCHAINE EXPOSITION SOLO AURA LIEU À KOBÉ AU JAPON (ÉTÉ 98). SES ŒUVRES FONT PARTIE DE PLUSIEURS COLLECTIONS PUBLIQUES ET PRIVÉES AU JAPON, EN ITALIE, AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA. ELLE EST REPRÉSENTÉE AU JAPON PAR LA GALERIE NISHINOMYA SITUÉE DANS LA VILLE DE KOBÉ, À PARTIR DE LAQUELLE ELLE ÉVOLUE AVEC LES GROUPES D'AVANT-GARDE.



Rêverie
28,5 cm x 22,5 cm
Encre sur géofilm

des Nuits, tandis que les plus blanches rappellent Amaterasu, la déesse du soleil qui siège dans la plaine du Haut Ciel. L'oeil fin y verra même luire, à contre-jour, toutes les couleurs de l'esprit. Question de regard, bien davantage que de culture.

« Enfant, je faisais des dessins dans la neige pour être vus à vol d'oiseau ; je les traçais avec mes raquettes ; j'en faisais aussi avec mes patins dans un stock de charbon, qu'on appelait la glacière », se souvient l'artiste. Or c'est là, entre ciel et terre, entre le noir du charbon et le blanc de la neige qu'elle apprend à percevoir les couleurs ; le moindre arc-en-ciel pris dans une flaque d'eau faisant l'affaire. Ce qui explique cette étrange correspondance « naturelle » avec le Japon dont la culture utilise en permanence les échanges du blanc et du noir, en peinture ou en calligraphie, aussi bien qu'en céramique. Dans ce pays au climat de brume où les teintes paraissent presque toujours adoucies, Claire Poirier se sent chez elle comme dans une enfance retrouvée. Surtout après le tremblement de terre de Kôbé. Tant il est vrai que le détachement des choses nous enseigne la sérénité.

L'ÉCRITURE D'UN GESTE AUTOMATIQUE

Tout lettré japonais est non seulement artiste, peintre et calligraphe, mais encore poète. Ou bien n'est pas un véritable lettré. Qu'il publie ou non importe peu. L'essentiel est qu'il écrive. Et Claire Poirier Sugai écrit. Sans chercher à publier. Pour elle. Seule. Une demi-heure chaque

matin. C'est devenu un automatisme ; l'écriture d'un geste automatique. Pour saisir l'instant le plus précieux, le présent. Renouveler l'expérience du souffle. Pur plaisir... Dans l'atelier, le temps reste suspendu en permanence à l'instant où elle jette ses mots sur le papier, comme pour cristalliser la douceur éphémère du moment magique où les rêves de la nuit se superposent peu à peu aux sensations du jour naissant... Ainsi, au plus profond, les œuvres délicates de cette artiste un peu rares sont sans doute à comprendre comme l'envers matériel de ces innombrables textes, ces feuilles de paroles, sur lesquelles le non-dit dialogue interminablement avec le très-précieux : soi. □



Mars
28,5 cm x 22,5 cm
Encre sur géofilm

¹ Au IX^e s., les syllabaires (Kata Kana), hiragana s'ajoutèrent aux caractères chinois (kana), créant une culture proprement nationale ; le kata kana, ou « kana de côté », composé de fragments de caractères chinois, auraient été imaginés par le lettré Kibi no Mabi ; et Kôbô Daishi aurait complété son œuvre en créant le hiragana « kana faciles », une forme curieuse de ces caractères.

² Pour une plus ample explication sur les rapports entre calligraphie orientale et calligraphie occidentale, voir notre article : Les paysages littéraires, de Wang Wei à Chan Ky-Yut, in : Arts et métiers du livre, no 204 (juillet-août 1997), Paris.

³ Anne-Marie Christin, Écriture et multimédia, in : Degrés n° 92-93 (printemps 1998), Bruxelles.

⁴ Michel Revon, Anthologie de la littérature japonaise, Paris, éd. Delagrave, 1910, p. 83.